

LES

FÊTES DE L'ENFANCE

ET DE L'ADOLESCENCE

A l'Asile, à l'École, au Pensionnat et dans la Famille

SOUS LA DIRECTION

ET AVEC LA COLLABORATION

DE

M. E. ROBERT

Brochure in-8°..... Prix : 45 cts

MADAME A SES NERFS

PERSONNAGES

Mme DAUMAL.
BERTHE, sa fille, 16 ans.
LUCIE, amie de Berthe, 17 ans.
JUSTINE, domestique de Mme Daumal.
GERMAINE, amie de Justine, lingère.

SCENE I

JUSTINE (*seule, elle arrive sur la scène un balai à la main.*)

Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse ! J'ons beau faire, beau m'ingénier, j' faisons toujours mal, j' sommes toujours grondée. Madame est si méchante ! Elle dit comme ça que je suis sotté, que je n'ons pas d'esprit ; est-ce ma faute à ma moi ? Les gens de chez nous me disont toujours que j'étais fine comme un lutin : j' sommes donc bien changée ! Il est vrai que madame m'étourdit. Quand je la voyons qui tourbillonne autour de moi, qui me housseule, qui me gronde à tort et à travers, j'ons la tête tellement brouillée que je ne savons plus ce que je fais ni ce que je dis... (*Elle pleure*)... Ah ! mon Dieu, si mes pauvres parents saviont combien je suis malheureuse ! eux qui croyiont si bien me placer !

SCENE II

JUSTINE.—BERTHE (*entrant*).

BERTHE

Vous pleurez, ma pauvre Justine, qu'avez-vous donc ? C'est parce que ma mère vous a grondée pour ce malheureux montardier qui s'est brisé ce matin !

JUSTINE (*pleurant*).

Oh ! mamzelle, c'est pas seulement pour ça, mais madame est sévère ! Je faisons de mon mieux, et pourtant c'est toujours mal, je ne recevons jamais que des reproches.

BERTHE.

Il n'y faut pas faire attention, ma pauvre Justine. Vous savez bien que maman est très nerveuse ; ce n'est pas sa faute, car au fond elle est bonne et a un cœur excellent. Vous vous rappelez bien comme elle était triste le jour où vous vous êtes brûlée en lui apportant sa tisane.

JUSTINE.

Je ne dis pas non, mamzelle, quand madame est bien disposée, elle m'appelont : ma Justine par ci, ma bonne Justine par là ; mais ça, c'est des éclairs de beau temps, ça ne fait que passer et ça n'arrivont pas souvent, tandis que les orages, c'est tous les jours.

BERTHE.

Allons, ma Justine, il faut prendre patience ; d'ailleurs ce n'est pas sur vous seulement que tombent ces orages dont vous parlez : hier c'était sur moi, et l'autre jour vous vous souvenez bien que papa a dû quitter la salle à manger pour avoir la paix.

JUSTINE.

J'sais ben, mamzelle, mais c'est dur pour moi tout de même. Si ça dure, je deviendrai folle, c'est certain.

BERTHE.

Mais non, mais non, Justine. Voulez-vous suivre mon conseil ? Il est bien simple et je vous assure que vous vous en trouverez bien. Chaque fois que vous verrez maman irritée et nerveuse, faites votre ouvrage le mieux que vous pourrez, et à toutes les observations qu'elle vous fera, répondez-lui toujours poliment et sans vous fâcher.

JUSTINE (*étouffée*).

Toujours : " Poliment ", mamzelle ? Mais madame se fâchera.

BERTHE.

Du tout, Justine, au contraire. Je ne dis pas qu'elle se calmera chaque fois, mais enfin le meilleur remède à ses emportements, c'est de lui répondre toujours poliment.

JUSTINE.

J'essayerons, mamzelle ; je vous remercie toujours de votre conseil et de votre intérêt. Vous êtes si bonne, vous !

BERTHE.

Allons, courage, Justine, cela ira mieux. (*Elle sort.*)

SCENE III.

Mme DAUMAL, JUSTINE.

Mme DAUMAL (*arrivant*).

Justine ! Justine ! où êtes-vous ?

JUSTINE (*tremblante*).

Me v'la, madame.

Mme DAUMAL.

Que faisiez-vous donc ? Voici une heure que je vous cherche. Répondez moins quand on vous appelle.

JUSTINE.

Je vous demande pardon, madame, je n'avions pas entendu. Je balayons la chambre de monsieur, comme vous me l'aviez dit.

Mme DAUMAL.

C'est bon, c'est bon, en voilà assez ; je ne veux pas que vous me répliquiez, vous êtes une arrogante. Pourquoi n'avez-vous pas arrangé l'étagère de ma chambre ainsi que je vous l'avais ordonné ce matin ?

JUSTINE (*à part*).

Bon, voici l'orage. Faut que je me rappelle la leçon de Mlle Berthe. Elle m'a dit, je crois, de toujours répondre : " Poliment. "

Mme DAUMAL (*impatiente*).

Voyons, répondez-vous aujourd'hui, sotté fille ?

JUSTINE.

Poliment, madame.

Mme DAUMAL (*haussant les épaules*).

On sait bien que oui, que vous devez me répondre poliment. Je vous demande pourquoi vous n'avez pas épousseté et arrangé mon étagère.

JUSTINE.

Poliment, madame.

Mme DAUMAL (*frappant du pied*).

Encore une fois, voulez-vous me répondre.

JUSTINE.

Poliment, madame.

Mme DAUMAL (*exaspérée*).

Oh ! c'est trop fort ! Impertinente ! Venir ainsi se moquer de moi, et en ma présence encore ! (*Elle lui donne un soufflet*). Tenez, voici ce que vous méritez..... Sortez. (*Justine pleure et veut sortir ; Mme Daumal la retient*). Non, restez, je veux savoir qui vous a conseillé de me répondre ainsi.

JUSTINE (*pleurant*).

C'est mamzelle Berthe, madame... (*Elle sort en pleurant*).

Mme DAUMAL.

Ma fille ! oh ! c'est impossible ; je saurai bien. (*Elle sort*).

SCENE IV.

BERTHE.—LUCIE.

LUCIE (*vient embrasser Berthe qui est assise, la tête dans sa main*).

LUCIE.

Bonjour, ma Berthe, comment vas-tu aujourd'hui ? Je suis venue t'embrasser en passant. Mais tu as l'air contrariée, est-tu souffrante ?

BERTHE.

Non, Lucie, je ne suis pas souffrante, mais seulement triste et découragée.

LUCIE.

Et tu dis : seulement ! Moi je trouve que c'est beaucoup, au contraire. Me diras-tu bien ce qui te fait de la peine ?

BERTHE.

Oui, Lucie, à toi je le dirai, car je sais que tu es vraiment mon amie, mais je ne voudrais pas en parler à d'autres. C'est encore le malheureux caractère de maman qui m'afflige ; je voudrais tant faire régner l'accord et la paix dans la maison et je ne puis y réussir.

LUCIE.

Pauvre Berthe ! Le bon Dieu te tiendra compte de tes efforts. Et qu'est-il arrivé aujourd'hui ?

BERTHE.

Oh ! pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire, va ! J'avais donné quelques petits conseils à Justine, notre nouvelle bonne, afin qu'elle pût s'enten-

dre avec ma mère, mais la pauvre fille ne m'a pas comprise ; elle a répondu d'une façon si saugrenue que maman croyant qu'elle le faisait par impertinence, s'est emportée jusqu'à lui donner un soufflet.

LUCIE.

Pauvre Justine ! Elle est bien douce pourtant !

BERTHE.

Alors, tu comprends, elle s'est mise à pleurer. Maman de son côté est venue me faire de très violents reproches auxquels je n'ai pas répondu. Puis elle est partie dans sa chambre exaspérée au dernier point et m'a défendu de la suivre.

LUCIE.

Eh bien ! pourquoi te chagriner ? Demain elle sera calmée et il n'y paraîtra plus.

BERTHE.

C'est peut-être vrai ; mais tu comprends que ces impatiences, ces colères, minent son tempérament et la rendront malade, et moi je souffre de la voir souffrir.

LUCIE.

Je reconnais ton bon cœur, ma Berthe, mais que veux-tu faire ? Tu ne peux que supporter patiemment les bourrasques qui tombent sur toi et laisser passer les autres. Si tu t'en chagrines outre mesure, tu te rendras malade, ce qui ne changera pas la situation.

BERTHE.

Je le sais bien, mais si tu savais combien il est pénible de voir souffrir par leur propre faute ceux qu'on aime le plus au monde et de ne pouvoir leur être utile !

LUCIE.

Oh ! je te comprends et je te plains. Mais prends patience, le bon Dieu bénira tes efforts et il te dédommagera de ce que tu souffres. Adieu, ma Berthe chérie, je reviendrai te voir ; sois forte et courageuse.

BERTHE.

Adieu, Lucie, et merci de tes bonnes paroles. (*Elles se quittent et sortent de la scène par deux côtés opposés*).

SCENE V.

JUSTINE (*seule riant aux éclats*).

Ah ! ah ! ah ! hi ! hi ! hi ! C'est trop drôle aussi, c'est à mourir de rire. Madame vient d'avoir une attaque de nerfs et elle a tout brisé dans sa chambre, même le beau service de porcelaine de Chine que monsieur lui a donné pour sa fête. J'ons-t-il eu de la chance de ne pas être là ! J'aurions reçu les morceaux à la figure. C'est égal, je n'aurions pas cru que les belles dames aviont de si drôles de façons d'agir. Ha ! ha ! ha ! hi ! hi ! Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est monsieur qui lui porte bien vite un flacon d'éther pour la remettre. En v'la une idée ! De l'éther ! Mais c'est des infusions de patience qu'il faut pour la colère. Pauv' gens de la ville ! Ils ne connaissent seulement pas les remèdes les plus simples, et ils se laissent endoctriner par les apothicaires et les médecins qui ne demandent pas mieux que de leur vendre bien cher leurs drogues empoisonnées... Mais voici quelqu'un.